

CENDRINE  
SENTERRE  
*Sabotages*

CATHERINE DESMARAIS

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN





★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

# PROLOGUE

★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

J'aurais aimé avoir le même enthousiasme que tout le monde, mais je n'y arrivais pas. La mascarade à laquelle se livraient la directrice, les membres du personnel, les professeurs ainsi que la majorité des élèves de mon école et leurs parents me semblait d'une hypocrisie sans nom. Comme j'ai toujours voulu que ça bouge plus à l'école Sainte-Marguerite, j'aurais dû me réjouir, mais non. Je ne sais pas si c'était dû à l'influence de Sol-Ange, mais j'arrivais à percevoir les ondes négatives qui gambadaient dans l'air stagnant du gymnase. Je les voyais presque. C'était peut-être aussi l'avis des journalistes, qui écoutaient à moitié le discours interminable de la directrice tout en réfléchissant au titre qu'ils donneraient à leur article :

L'ÉCOLE SECOUÉE PAR UN SCANDALE EN MAI INAUGURE SON NOUVEAU PROGRAMME !

SAINTE-MARGUERITE : DE LA DÉGRINGOLADE À L'ESCALADE !

UNE DIRECTRICE EN DÉPRESSION REMANIE EN QUELQUES JOURS SON ÉCOLE ET NOUS FAIT CROIRE QU'IL N'Y A AUCUNE FAILLE !

En effet, après le scandale de mai, plusieurs Girafes ont été retirées de l'école par leurs parents. Probablement en proie à l'angoisse de perdre d'autres inscriptions, M<sup>me</sup> Desjardins a réinventé l'établissement à trois semaines de la rentrée, nous laissant à peu près trois minutes et demie pour choisir notre nouvelle orientation scolaire.

Pour l'instant, elle récitait par cœur de sa voix enfantine les bienfaits de la concentration Langues et cultures, à laquelle je venais de m'inscrire.

— À la fin de l'année, l'élève saura structurer son identité au sein d'une diversité culturelle et linguistique. N'est-ce pas merveilleux ! s'exclamait-elle en gratifiant la caméra du sourire qu'elle s'était achetée en même temps que son blanchiment de dents.

Tout le monde a applaudi par réflexe, non sans tenter subtilement de répéter mentalement les propos de la directrice afin d'en déchiffrer la signification. Ça voulait dire quoi, ce charabia ? Que je me rappellerais toujours mon nom même si je me retrouvais dans un trou perdu où on ne parle pas ma langue ? Je n'y comprenais rien. À ce moment-là, tout ce que je comprenais,

c'était que je n'aurais presque plus de cours avec Florence et Camille. Évidemment, cette dernière avait été la première inscrite dans la concentration Arts visuels. Florence, vous l'aurez deviné, s'était inscrite en Santé globale, le nouveau nom donné au sport-études, malgré la réticence de ses parents, pas convaincus que leur fille était guérie. Afin de leur prouver que le programme était inoffensif, elle avait eu la super idée d'essayer de me convaincre de m'y inscrire. Pour une fois, ma meilleure amie n'avait eu absolument aucune influence sur moi ; il n'était pas question que je me transforme en joueuse de basket, une identité qui m'irait aussi bien que celle de professeure de bon goût pour Jessifée. Finalement, ses parents avaient statué qu'elle irait rejoindre les rangs des sportives, mais que, à la moindre perte de poids louche ou au moindre signe d'anxiété de performance, elle serait redirigée vers la concentration Langues et cultures.

Pendant que la directrice continuait de s'égosiller, Florence m'a donné un coup de coude et a pointé du doigt Jessifée, assise au premier rang, qui se portait volontaire pour le lancer officiel des nouvelles concentrations de Sainte-Marguerite. Flore, Camée et moi, nous n'osions pas lui demander ce qu'elle avait choisi. Comme elle court aussi vite qu'un clown sur des échasses, qu'elle dessine aussi bien qu'un clown manchot et qu'elle parle aussi bien que... Mado, nous n'arrivions pas à nous entendre sur celle de nous trois qui aurait la chance de la côtoyer pendant l'année.

Afin de pasticher le bris de la bouteille de champagne contre la coque d'un bateau lors de son baptême, la directrice avait fait confectionner trois énormes horreurs en papier mâché qui ressemblaient vaguement à des piñatas. Elles étaient suspendues à l'aide d'une longue corde à autant de paniers de basketball, et les trois filles désignées auraient la tâche de les fracasser contre les murs du gymnase afin de donner le coup d'envoi des festivités. L'un de ces trucs imitait un gigantesque ballon de basket. Le second était un long truc louche censé représenter un pinceau, mais la moitié des filles dans l'assistance se plaisaient à confondre l'objet avec un organe masculin. Le troisième présentait une autre forme qui ne ressemblait tout simplement à rien ; Florence et moi hésitions entre une grosse langue bouton-neuse et un stégosaure cul-de-jatte.

C'est Alexane qui a parti le bal en envoyant valser contre le mur le gros ballon de basket, qui a éclaté sans protester pour libérer des dizaines de miniballons, que des membres du personnel ont repoussés vers la foule. La directrice était fière d'annoncer la nouvelle orientation sportive de son école : elle avait mis un terme au volleyball et opté plutôt pour le basketball ; je la soupçonnais même d'avoir fait un immense feu de la Saint-Jean à son chalet avec les filets de volley. Elle déblatèrait sur l'importance de « nous » tenir en forme et de « nous » dépasser, comme si elle allait toucher à un ballon !

D'un geste solennel, elle a dévoilé le mannequin revêtu du nouvel uniforme sportif officiel,

qu'elle avait visiblement fait faire dans la même hâte que les piñatas. Les Girafes mortes et enterrées étaient remplacées par... les Licornes ! M<sup>me</sup> Desjardins a souligné que ce choix était dû à la présence de l'animal mythique sur les armoiries de l'école. Elle posait altièrement à côté du mannequin, laissant l'effet se faire, et quel effet ! Traumatisée, Florence songeait à changer de concentration ; Camille, elle, était blessée dans son orgueil d'illustratrice officielle de l'équipe ; Alexane a regagné sa place dans l'assistance en titubant ; bref, c'était la commotion générale et M<sup>me</sup> la Licorne en chef perdait un peu de sa superbe. Elle a ensuite repris le contrôle en continuant à se lancer des fleurs, elle qui avait su attirer à son école « la crème de la relève sportive québécoise ». Elle a terminé en insistant sur le curriculum vitæ de la nouvelle entraîneuse de basket, qui n'avait jamais abusé de son pouvoir ni couché avec un ou une mineure. Évidemment, ce n'est pas ce qu'elle a dit, mais c'est ce que tout le monde a entendu.

C'était ensuite au tour de Jolianne, représentante de la concentration Langues et cultures, de s'avancer timidement vers la scène. Elle a pris difficilement entre ses mains la piñata de forme énigmatique, pendant que M<sup>me</sup> Desjardins annonçait, émue, qu'elle venait de débloquer un budget pour que chaque élève de cette concentration obtienne un ordinateur portable. Un ah ! d'étonnement a parcouru l'assistance, qui s'est mise à pencher la tête à gauche et à droite afin de découvrir dans la piñata difforme une manière

de portable. J'étais tout de même soulagée que les journalistes n'immortalisent pas une Jolianne tenant une langue géante entre ses mains. Une fois le portable-langue-dinosaure brisé, nous avons été assaillies par une pluie de clés USB, pendant que la directrice, de plus en plus émoussillée, faisait l'éloge des « nouvelles » technologies. Tu parles ! On devait lui avoir appris la veille que plus personne n'utilise de disquettes. Il était à peu près temps que mon collège arrive en ville ! N'empêche que j'étais assez heureuse d'apprendre que j'aurais mon ordinateur à moi toute seule ! Il n'était plus question que je squatte celui de mon père, monopolisé par Mado, accro aux sites de voyance en ligne, ni celui de ma mère, monopolisé par Jean-Maurice, accro aux sites de météo.

M<sup>me</sup> Desjardins a ensuite fait une pause solennelle en laissant glisser son regard sur la foule. Elle goûtait déjà l'effet que sa prochaine déclaration allait produire sur ses ouailles. Elle a alors annoncé, si énervée que j'ai eu peur qu'elle fasse pipi sur le plancher, qu'un grand voyage en France était prévu pour les élèves de ma concentration. Florence et Camille se sont tournées vers moi, vertes de jalousie. Moi, j'étais tout simplement sonnée par cette nouvelle, qui résonnait à mes oreilles comme la promesse d'un conflit inoubliable avec mes parents. Une chance qu'ils n'étaient pas dans la salle.

Un peu moins enthousiaste, M<sup>me</sup> Desjardins a clos la cérémonie en présentant sans grande conviction le programme d'Arts visuels. Apparemment, le budget avait été grugé par les portables

et le voyage, puisqu'elle n'avait pas grand-chose à nous annoncer à part qu'un nouveau local avait été aménagé « avec de tout nouveaux éviers ». Les épaules de Camille se sont affaissées. Elle qui rêvait de se lancer dans la photographie et de passer tout son temps libre dans une chambre noire ! Mais sa déception ne s'est pas arrêtée là. Jessifée est montée fièrement sur la scène, prête à briser la dernière piñata. Flore et moi avons pouffé de rire. Notre clown national avait choisi les arts ! Je l'imaginais les sourcils froncés et la langue sortie, en train d'essayer de copier sur Camille dans un cours de sculpture, ou pire, de provoquer une syncope de la directrice en remplissant une demande de budget pour inviter de véritables modèles masculins nus.

Jessifée s'est emparée du fameux pinceau et, cherchant une prise efficace pour le fracasser contre le mur, elle l'a tourné et retourné entre ses mains. Voyant que la directrice s'impatientait, elle a tout simplement lâché le pinceau, qui est allé rebondir contre le mur dans un bruit sourd. Honteuse, elle s'y est prise une deuxième fois, mais en vain. Elle a répété son geste quatre ou cinq fois, jusqu'à ce que les rires dans la salle se transforment en malaise et que l'effort sur son visage se mue en frustration. Alors, dans un élan rageur pour mettre fin à ce supplice, Jessifée s'est élancée de toutes ses forces vers le mur, la piñata à la main. Au diable la corde !

La salle a retenu son souffle. Enfin, les parois de papier mâché ont cédé, mais l'élan de Jessifée ne s'est pas interrompu. Elle a écrasé le pinceau



contre le mur, faisant du même coup éclater quelques-uns des stylos à encre bleue qui le remplissaient. Le silence s'est suspendu une demi-seconde, puis il s'est brisé violemment contre les éclats de rire de l'assistance. En fait, il ne s'agissait pas tant de rires que de hurlements. Il y avait ceux des élèves, qui se tenaient les côtes à deux mains, mais également ceux, empathiques, des parents, qui comprenaient la douleur de la directrice, figée dans le mutisme. Bien sûr, ceux de Jessifée, qui ressemblait maintenant à une schtroumpfette, couvraient tous les autres cris...

C'est ainsi que s'est terminé le lancement des nouvelles concentrations de Sainte-Marguerite. Ça annonçait une année mouvementée, c'est le moins qu'on puisse dire.

# 1

★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

## ESPIONNE ALLEMANDE ET FARFADETS

★ — ♥ — ★ — ♥ — ★

— Quoi? Tu veux gérer mon ordinateur? Celui que l'école m'a donné à moi? C'est quoi, ton problème, papa?

— Premièrement, Cendrine, comme t'es pas majeure et que je suis responsable de toi, cet ordinateur est techniquement à moi, et...

— Quoi? Il faut être majeur, maintenant, pour avoir un ordi? La moitié des enfants de la planète sortent du ventre de leur mère avec un iPad – pis, en passant, ça doit pas faire de bien quand le médecin dit « Bravo madame, le bébé est sorti, mais lâchez pas, la tablette Android s'en vient » – et tu vas me dire que je dois avoir dix-huit ans pour me servir de mon propre ordinateur? Est-ce que j'ai manqué quelque chose, moi? Est-ce que c'est un ordi qui se transforme en bière après neuf heures?

— Eh ! que j'haïs ça quand tu dis des niaiseries de même ! Ce que je veux dire, c'est que je suis responsable de toi et que j'ai pas envie que tu passes ta vie devant un écran. Déjà que c'est ce que vous allez faire à l'école, il est pas question que tu t'arraches les yeux et que tu t'abrutisses le cerveau sur des sites de... de n'importe quoi une fois à la maison !

— Voyons, papa ! On dirait que tu penses que j'ai cinq ans ! On a un ordi depuis que je suis née, j'y ai toujours eu accès et, là, tu te mets à avoir peur parce que j'en ai un à moi toute seule ?

— Je m'excuse, mais il est pas à toi toute seule, comme tu dis ! Sur le contrat que j'ai signé moi-même, imagine-toi donc, il est stipulé que ce portable t'est prêté par l'école et que tu dois le rendre à la fin de l'année scolaire !

J'ai envie de lui rétorquer ce dont je suis absolument sûre, à savoir que, tout ce qu'il veut, c'est avoir accès à mon portable quand Mado est sur le sien, c'est-à-dire à peu près neuf heures par jour. Elle passe la moitié de ce temps à gérer son site de vente de produits érotiques en ligne et à prendre des rendez-vous pour des démonstrations à domicile, l'autre moitié à suivre des cours en ligne de numérotologie, de tireuse de cartes, de... diseuse de bonne aventure, quoi !

Un son liquide et plaintif m'interrompt dans mon élan pour riposter. C'est mon téléphone. Ce doit être Florence. Ou peut-être Annabelle.

— Pis, si t'es pour passer plus de temps avec ton téléphone qu'avec ta famille, Cendrine

Senterre, y a rien qui m'empêche de te le confisquer aussi ! C'est pas vrai que...

Je n'entends pas le reste, étant donné que je viens de claquer la porte de ma chambre.

Je ne sais pas ce qu'il lui prend, à mon père, d'avoir soudain peur que je lui file entre les doigts. À l'entendre, on croirait qu'il existe de forts risques que je sois aspirée par l'espace entre le N et le M du clavier de mon portable. On jurerait que cette histoire de technologie lui fait encore plus peur que ma courte relation avec Édouard l'été dernier. Il ne se rend pas compte, mon père, qu'il a une chance inouïe d'avoir une ado assez relax. La plupart des filles de ma classe ne parlent plus à leur père depuis longtemps, absorbées par leur relation passionnelle avec leur téléphone, leur chum, ou les deux réunis. Ce n'est pas l'opinion de mon père, puisqu'il m'invective toujours en tentant d'ouvrir ma porte, à laquelle il a lui-même posé un crochet au début de l'été.

Pendant qu'il s'éloigne de ma chambre en me menaçant de je ne sais quoi, je lis le texto d'Annabelle: *Chez moi à 18 h. Quelque chose à te demander.* Elle sait comment piquer ma curiosité, Annabelle.



En pédalant jusque chez Annabelle, je me remémore les dernières fois où elle s'est ouverte à moi. La première fois, elle m'a révélé son passé de Témoin de Jéhovah et, la deuxième, elle m'a

avoué avoir trouvé la bague de ma grand-mère, qu'elle comptait vendre au plus offrant afin de se payer un billet d'avion vers une destination aléatoire d'où elle commencerait ses recherches pour trouver son père. Aujourd'hui, ce sera quoi ? Qu'elle a besoin de mon aide pour se faire passer pour l'arrière-petite-fille d'une résidente de chez Arc-en-ciel dans le but d'hériter ?

L'idée des Résidences Arc-en-ciel me remplit presque de nostalgie. Je sais que j'ai rouspété à plusieurs reprises contre cet endroit, mais, comparée au centre de soins de longue durée où vit désormais mamie, cette résidence m'apparaît aujourd'hui comme un véritable party de Noël. Je ne crois pas que le personnel de son nouveau centre la néglige. Je crois sincèrement qu'elle y reçoit tous les soins dont elle a besoin. Seulement, j'ai du mal à accepter que mamie habite dans un endroit où plus de la moitié des résidents peuvent à peine prononcer leur prénom. Pire encore, je ne peux me faire à l'idée qu'elle fasse partie de cette majorité. En effet, elle vogue encore dans une mer houleuse où se succèdent souvenirs d'un passé lointain, ressentiments flous, courts moments de lucidité approximative et cauchemars éveillés. Son opération n'a pas eu l'effet escompté par les médecins et le cancer menace de gagner du terrain.

C'est ce que m'a dit mon père hier à son retour du centre, après avoir enfilé nombre de gants blancs. Il ne sait plus trop comment aborder ce sujet avec moi, puisque mes réactions sont toujours inattendues. Ces derniers temps, je ne

réagis tout simplement plus. Une partie de moi agonise dans un recoin du CHSLD et le reste de mon maigre moi est occupé à quelque chose qui ressemble à vivre.

Je m'accroche à ce que je peux, notamment à tout ce qui me rappelle ma grand-mère, de la bague dont j'ai hérité jusqu'au paquet de cartes usées que j'ai pris la liberté de m'approprier lors du dernier déménagement de mamie. Il y a aussi le logement d'Annabelle, celui où ma grand-mère a élevé ses cinq enfants. Cet endroit est désormais sacré pour moi et j'y pénètre toujours avec une certaine émotion. Vue de l'extérieur, j'ai l'air bonne pour l'asile : je me signe presque de la croix en franchissant la porte de cet appartement, alors que ce qui m'attend de l'autre côté est la plupart du temps un bordel sans nom au travers duquel Annabelle et son frère Frank se lancent des injures. Traitez-moi d'illuminée si vous voulez, mais rien ne pourrait, à mes yeux, dissoudre le passé, mon passé, qui suinte des murs de ce cinq et demi. J'ai même souvent l'impression étrange que les murs me reconnaissent et m'accueillent comme si j'y avais passé les soixante-dix dernières années. C'est pourquoi, quand Annabelle réquisitionne ma présence, je m'élançe sans réfléchir.

Je stationne mon vélo devant chez elle et le cadenas solidement deux fois plutôt qu'une. J'ai beau avoir moins de préjugés sur son quartier, je prends tout de même mes précautions... Je monte l'escalier chambranlant en vitesse et ne frappe même pas à la porte avant de l'ouvrir. Je sais qu'Annabelle est terrée dans sa chambre, à

ruminer de folles idées de quête paternelle. Ça en devient une habitude, ces temps-ci.

Mon amie est plutôt installée à la cuisine, un paquet de documents à l'effigie de notre école étalés sur la table. Au lieu de son éternelle cigarette, elle tient à la main un étrange appareil d'où sortent des volutes de fumée parfumée au raisin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? que je m'étonne sans dire bonjour.

— Une vapoteuse.

— Une quoi ?

— Tu connais pas ça ?

— Tu sais, moi pis les affaires qui font de la boucane...

— C'est une cigarette électronique.

— Ah ! Ça ressemble à ça ? On dirait un décodeur de signaux secrets de la Deuxième Guerre mondiale.

— Bien oui, acquiesce Annabelle en riant. Je te l'ai pas dit, mais je suis une espionne allemande. Quand je prends une bouffée, je parle à mes supérieurs en morse.

— C'est vrai que t'as des airs d'espionne allemande. Ça expliquerait pas mal de choses, en tout cas. Alors, t'as décidé de lâcher la clope ?

— Oui. Non. Je sais pas trop. C'est Frank qui a ajouté un produit à son petit commerce. C'est plus payant.

— Et moins nocif, j'imagine.

— Ouin, je pense. Lui, tant qu'il fait plus d'argent... J'ai besoin que tu m'aides à avoir de meilleures notes, me lance-t-elle sans préambule.

— Toi, ça? Mais je croyais que t'avais une super moyenne!

— Moi? Mais non. Pourquoi tu croyais ça? Je t'ai déjà parlé de ma moyenne?

— Euh... non, que je balbutie. Les espionnes allemandes ont pas le droit de donner cette information, j'imagine. C'est juste qu'en classe tu sembles tout comprendre. Et puis, toutes les fois où on s'est mises en équipe ensemble, tu étais super bonne. Mais, oui, je peux... Hé!

Annabelle sursaute, et pour cause : je viens littéralement de hurler, faisant même sortir Frank de sa tanière.

— Quoi? Qu'est-ce qui se passe, les filles?

— Euh... rien, je m'excuse, Frank. C'est juste que je viens de penser à quelque chose.

— Ouin... Tu dois pas penser souvent, pour que ça te fasse cet effet-là! dit-il en retournant dans sa chambre.

En fait, c'est presque ça. Avec tout ce qui s'est passé cet été, une information m'est complètement sortie de la tête.

— Annabelle, t'étais pas censée changer d'école, toi? C'est ce que t'as répété à qui voulait bien l'entendre au party de fin d'année!

— Oui... non... euh, en fait, j'ai changé d'idée. Alors, tu vas m'aider, oui ou non? s'empresse-t-elle d'ajouter pour éviter de m'éclairer sur le sujet. Si j'ai pas au moins 80% de moyenne, je pourrai pas faire le voyage en France.

— Ça prend 80 % pour partir en France?

— Tu te souviens pas? C'est ce que la directrice a dit dans son discours. Et c'était écrit sur



le formulaire qu'on a rempli pour s'inscrire à la concentration Langues et cultures. Faut dire que c'est une information qui t'est pas bien bien utile, considérant que t'as une moyenne de 93 %.

— 88 %, rectifié-je en rougissant. Et puis, non, je me souviens pas.

— Tu me fais rire, Cendrine. T'es capable de nommer tous les élèves de notre classe de maternelle, mais t'es incapable de te souvenir de ce que la directrice a dit dans son discours de lancement.

— Comment ça, notre classe de maternelle ? T'étais même pas à mon école, au primaire !

— On était dans la même classe en maternelle. Tu te souviens pas ? On était même amies !

— Quoi ? Mais non, je m'en souviendrais, je suis la personne qui a la meilleure mémoire que je connaisse !

— Ça a l'air que j'étais pas assez marquante. J'ai toujours pensé que tu faisais semblant de ne pas me reconnaître, quand je suis arrivée à Sainte-Marguerite.

J'ai peut-être enfin élucidé la raison pour laquelle Annabelle me faisait la gueule de temps à autre, à son arrivée à notre école.

— Attends ! Est-ce que... est-ce que c'était toi, la petite fille qui parlait jamais et qui pleurait dès qu'elle devait s'exprimer devant le groupe ?

— Malheureusement, oui. Ça a bien changé !

J'ai envie de lui dire que ça n'a pas changé tant que ça. Elle ne pleure plus devant un groupe et elle parle beaucoup plus qu'avant, surtout pour dire des conneries, mais elle est toujours aussi avare d'informations sur sa vie privée.

— Je me souviens pas qu'on ait été amies !

— Merci beaucoup. Je vois que ta super mémoire est plutôt sélective.

Mémoire sélective, surdité sélective... C'est ce que mes parents me répètent tout le temps. Je ne suis pas si sélective, pourtant, comme personne.

— On s'éloigne du sujet, là ! Est-ce qu'il y a d'autres choses, comme ça, que je devrais savoir ?

— Bien... que si t'arrives pas à ramasser l'argent nécessaire au voyage avec les activités de financement, tes parents devront fournir le montant manquant.

Ça, par contre, c'est impossible de l'oublier. Mes tympanes résonnent encore de l'exclamation d'incrédulité lancée par mon père au moment où nous nous sommes attablés ensemble pour lire le formulaire d'adhésion au programme de Langues et cultures.

— Quoi ? C'est pas l'école qui paye le voyage ? a-t-il hurlé.

— Voyons donc, papa ! Tu vis dans quel monde ? Il y a aucune école qui paye un voyage à ses élèves ! Si on nous paye même pas un billet d'autobus pour les voyages de fin d'année, je vois pas pourquoi on nous payerait un billet d'avion pour l'Europe !

Il s'est rué sur le téléphone afin de vérifier si ma mère était au courant de ce détail. Elle a fait irruption dans la cuisine de mon père quatre secondes plus tard en compagnie de Jean-Maurice, exaspérée comme moi par la tendance de mon père à vivre dans un monde peuplé de farfadets.

— Voyons donc ! s'est-elle exclamée. Tu pensais quand même pas que c'était un voyage gratuit !

— Ben là, s'est défendu mon père, je pensais que c'était inclus dans le programme ! Ça sert à quoi, cou'donc, l'argent qu'on verse à l'école chaque mois ?

— Papa, me suis-je interposée avant d'assister à un autre de leurs conflits économiques, lis donc le formulaire comme il faut ! Le voyage va être payé avec des activités de financement.

— Ce que je lis surtout, c'est que je vais devoir payer la balance si t'arrives pas à ramasser assez d'argent !

Il s'est ensuite lancé dans un monologue ; il balbutiait des arguments bon marché, comme le fait que lui et ma mère n'avaient jamais pu se payer un tel voyage et donc qu'il n'était pas question qu'il se ruine pour que, à seize ans, je traverse l'océan, alors que lui ne l'a pas encore fait à presque cinquante ans. J'essayais de trouver une demi-seconde de silence pour le rassurer sur ma motivation à participer à chacune des activités de financement quand Jean-Maurice et Mado s'en sont mêlés. Le premier avançait timidement que les voyages forment la jeunesse et citait d'autres proverbes usés, alors que la seconde proposait en toute candeur que je travaille pour son commerce de produits érotiques afin d'amasser un peu d'argent. C'était le bordel. Je pense que ça leur a pris au moins cinq minutes à réaliser que j'avais quitté la cuisine.

Le problème, c'est que la simple expression « activité de financement » me terrorise.

— Je vais t'aider à maintenir ta moyenne en haut de 80 % si tu me promets que tu vas participer à toutes les activités de financement avec moi, que je propose à Annabelle.

— C'est sûr ! J'ai pas le choix moi non plus de faire le maximum d'efforts pour avoir les fonds nécessaires pour partir !

— Mais c'est quel genre d'activités de financement ? avancé-je timidement.

— Je sais pas trop. Lave-auto, billets de loto, vente de chocolat, soupers pizza, les classiques, j'imagine.

— Quoi ? Il va falloir laver des autos et servir de la pizza ? Mais je suis pas capable de faire ça, moi !

Annabelle lâche son air sérieux et sourit en se passant la main dans les cheveux. Il y a quelque chose de tendre dans son regard, un peu comme dans celui de Florence quand elle sait que je suis à deux doigts de la crise de panique.

— Cendrine, toutes les écoles font des activités de financement comme ça. Je vois pas pourquoi tu serais pas capable de faire comme tout le monde.

Je pourrais lui énumérer une centaine de raisons, mais j'ai trop perdu mes moyens.

— Ah mon Dieu ! Je pense pas que je vais pouvoir y aller...

— Tu peux pas ou tu veux pas ?



En me mettant au lit, ce soir, je ressasse les réflexions qui ont tourbillonné autour de moi

aujourd'hui. Pourquoi mon premier réflexe est-il de ne pas vouloir m'engager dans ce voyage? Parce que j'ai peur de prendre l'avion? Parce que j'ai peur d'avouer aux petites filles de riches que je n'ai jamais pris l'avion? Parce que j'ai peur de m'ennuyer de Camille et de Florence? Parce que j'ai peur de partir aussi loin sans mes parents? Il me semble que toute adolescente normale sauterait de joie à l'idée d'aller découvrir un autre pays, loin des règles domestiques imposées par ses parents.

Tout compte fait, ma phobie des activités de financement y est pour peu dans mes hésitations. Serait-ce plutôt un prétexte?

Bon, ça y est. J'ai réussi à réveiller le fameux hamster qui a élu domicile dans ma tête. S'est-il jamais endormi? Contre toute attente, le couinement de son carrousel me berce jusqu'au sommeil. Le problème, c'est que la nuit me porte rarement conseil.